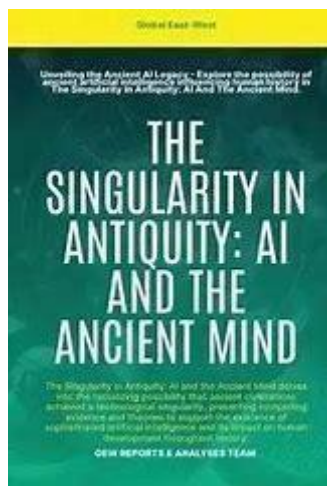


## *The Singularity in Antiquity: AI and the Ancient Mind*



### Références complètes :

- Auteur de la publication : GEW REPORTS & ANALYSES TEAM. -
- Titre : *The Singularity in Antiquity : AI and the Ancient Mind.*
- Lieu de publication, maison d'édition : Londres, *Global East-West.*
- Date de publication : juin 2024.
- Nombre de pages : 342 pages.

### *Introduction*

Et si l'histoire de la technologie n'était pas, comme on pourrait le penser, une lente ascension vers la modernité, mais bel et bien une succession de seuils, de ruptures et de bascules intellectuelles, dont certaines se seraient produites dès l'Antiquité ? L'ouvrage *The Singularity in Antiquity : AI and the Ancient Mind* renverse les perspectives conventionnelles sur l'histoire des techniques en créant une nouvelle problématique quasi hérétique au regard du paradigme évolutionnaire dominant : les civilisations anciennes ont-elles connu leurs propres « singularités technologiques » ? À rebours des récits linéaires et téléologiques du progrès, ce livre invite à repenser la « technologie antique » non comme un ensemble d'outils rudimentaires précédant l'âge industriel, mais comme une manifestation intégrée d'intelligence collective, de pensée symbolique, de cosmologie technique et d'ingéniosité systémique. À travers ce livre, les civilisations sont étudiées à l'aune de leurs innovations majeures, mais aussi sous le regard de la rationalité culturelle qui les sous-tend. Dans cet ouvrage, est adoptée une posture qui se veut archéologique, philosophique et spéculative, croisant les interprétations symboliques pour reconstituer les linéaments d'une pensée technologique plurielle. Cet ouvrage pourrait alors nous amener à nous demander [dans quelle mesure la relecture des civilisations antiques à travers la notion de «singularité technologique» permet non seulement de redéfinir notre rapport au passé, mais aussi d'interroger, au prisme de cette notion, les fondements éthiques, épistémologiques et symboliques de nos propres innovations contemporaines ?](#) Ce compte-rendu se propose d'examiner comment cet ouvrage déconstruit l'hégémonie d'un récit technologique eurocentré et propose, à la place, une cartographie intellectuelle et comparative des techniques de l'Antiquité.

### Plan du compte rendu :

## I. Redéfinir la technologie antique : vers une pensée élargie de l'intelligence technique

### 1. Une épistémologie critique de la technique : de l'outil à l'intelligence collective

#### 2. Penser l'innovation comme langage culturel

## II. Les singularités antiques : ruptures historiques et seuils de complexité

### 1. Déplacements conceptuels et critères de rupture

### 2. Des cas paradigmatiques de singularité technologique

## III. Dialogues entre passé et futur : le legs critique des technologies anciennes

### 1. Héritage, altérité et durabilité technique

### 2. Vers une archéologie spéculative de l'innovation

## I. Redéfinir la technologie antique : vers une pensée élargie de l'intelligence technique.

### 1. Une épistémologie critique de la technique : de l'outil à l'intelligence collective.

Les premiers chapitres de l'ouvrage posent les fondements méthodologiques et conceptuels d'une relecture quelque peu radicale de la notion de « technologie antique ». Loin de se limiter à l'étude d'artefacts ou de machines, on y voit la défense d'une approche élargie, anthropologique et épistémologique, dans laquelle la technologie est comprise et identifiée comme une manifestation d'intelligence collective, incarnée dans les pratiques, les savoir-faire et les structures sociales des civilisations anciennes. Le mot « technologie » retrouve ici toute sa polysémie : il n'est plus du tout réduit à sa dimension instrumentale ou mécanique, mais réintégré dans un ensemble plus vaste de médiations entre l'humain et les savoirs transmis. Ce déplacement rompt avec une tradition muséale qui traite les techniques anciennes comme des curiosités, voire des prémices imparfaites du progrès moderne. Au contraire, l'ouvrage affirme que les techniques anciennes possédaient leur propre cohérence interne, leur propre rationalité, souvent imbriquée dans une cosmologie, une éthique ou une organisation rituelle. Les systèmes d'irrigation, les dispositifs astronomiques, les méthodes médicales ou les structures urbaines ne relèvent pas d'une simple efficacité fonctionnelle, mais expriment des représentations collectives du rapport à la nature, au sacré, au temps et au pouvoir. Cette perspective conduit à une ambition herméneutique forte : la technologie devient alors un instrument d'interprétation historique, capable de révéler les fondements d'une culture, sa manière de penser l'ordre, la mémoire et l'innovation. Ce livre s'appuie sur des notions contemporaines telles que le déterminisme technologique, la diffusion de l'innovation, ou bien même la transmission cumulative tout en insistant sur la prudence interprétative que requiert l'étude du passé : la rareté des sources, la difficulté de traduire certains concepts, les risques d'anachronisme exigent une méthode critique, pluridisciplinaire et réflexive. Dès lors, la technologie n'est plus pensée comme un simple outil, mais comme un lieu de médiation entre les époques, un prisme à travers lequel repenser aussi bien les savoirs anciens que les enjeux contemporains : durabilité, transmission et limites du progrès. Cela étant dit, nous pourrions

formuler une réserve méthodologique sur l'un des concepts centraux de cette section : celui d'intelligence collective. S'il est mobilisé avec force et pertinence, il reste cependant insuffisamment défini dans le cadre de l'analyse historique. L'auteur emprunte cette notion à des champs contemporains (comme les sciences cognitives, les études en innovation ou la sociologie des techniques), mais sans toujours expliciter les modalités concrètes de sa transposition dans les sociétés antiques. Une illustration plus précise, par exemple à partir d'un cas technique particulier, aurait permis d'incarner cette intelligence collective et d'éviter une certaine abstraction dans l'argumentation. Ainsi, la voie est ouverte à une histoire des techniques réfléchie comme histoire de la pensée, et non comme simple chronologie d'inventions

## 2. Penser l'innovation comme langage culturel.

Après avoir redéfini la technologie comme une manifestation d'intelligence collective inscrite dans des systèmes sociaux, cognitifs et symboliques, ce livre élargit encore le champ de réflexion en abordant la fonction culturelle de l'innovation. Il ne s'agit plus seulement de comprendre ce que les civilisations anciennes ont produit techniquement, mais d'examiner comment ces innovations expriment et structurent leur vision du monde. L'innovation devient alors un langage culturel, un système de signes à décoder, à l'instar d'un texte ou d'une œuvre d'art. Cette approche s'incarne dans une série d'exemples choisis : les pyramides égyptiennes, les observatoires célestes chinois, les temples mésoaméricains ou les qanats perses ne sont pas interprétés uniquement comme des exploits d'ingénierie. Ce sont des objets de pensée, qui condensent des cosmologies, des récits de pouvoir, des régimes de temporalité. L'alignement astronomique des monuments, la codification de l'espace urbain, les systèmes d'irrigation rythmés par les cycles naturels ou religieux deviennent autant de signes d'une technicité intégrée à une sémantique du sacré, du politique ou de la nature. L'ouvrage montre que, dès l'Antiquité, la technique ne peut être envisagée comme autonome : elle est profondément située dans un contexte de croyances, de finalités et de représentations collectives. L'innovation répond à des besoins certes pratiques, mais aussi symboliques : affirmer un ordre cosmique, maintenir une relation harmonieuse avec les dieux, organiser le pouvoir dans l'espace. En ce sens, les techniques deviennent les vecteurs d'un imaginaire partagé, d'une mémoire collective, et parfois même d'une critique implicite de l'ordre établi. L'ouvrage insiste aussi sur la manière dont ces innovations s'inscrivent dans des dynamiques d'héritage et de transformation. Loin d'être de simples inventions isolées, elles résultent de transmissions intergénérationnelles, de circulations interculturelles, et d'expérimentations collectives. La technologie, envisagée comme un langage, possède donc une grammaire évolutive, qui articule tradition et adaptation, mémoire et rupture. Elle devient un terrain d'interprétation des choix civilisationnels, ce qu'une société décide de faire, de conserver, de transformer ou d'oublier. Cette approche culturelle et symbolique de l'innovation permet de désessentialiser la technique : elle n'est pas universelle, elle n'est pas neutre, elle n'est pas uniquement fonctionnelle. Elle est toujours médiée par des structures sociales, des récits et des visions du monde. Ce déplacement de regard invite alors à repenser nos propres techniques contemporaines, souvent présentées comme universelles et neutres, à travers le

prisme des questions de sens, d'éthique et d'ancrage culturel. C'est là, sans doute, l'un des apports majeurs de cette première partie du livre : réhabiliter la richesse symbolique de la technologie, non pour l'idéaliser, mais pour en faire un objet critique de compréhension du passé comme du présent.

## II. Les singularités antiques : ruptures historiques et seuils de complexité.

### 1. Déplacements conceptuels et critères de rupture.

Le deuxième axe de l'ouvrage repose sur une proposition presque paradoxale : relire certaines phases de l'Antiquité à travers la notion moderne de « singularité technologique », terme habituellement réservé à l'hypothèse futuriste d'une explosion d'intelligence artificielle. En opérant ce déplacement rétroactif, les recherches ne visent pas à projeter artificiellement nos modèles contemporains sur le passé, mais à interroger la structure même de l'histoire technique humaine : a-t-elle connu, bien avant la modernité, des seuils d'accélération, des bifurcations cognitives, voire des ruptures civilisationnelles comparables, dans leur intensité, aux bouleversements technologiques contemporains ? Ce geste théorique, qualifié de « *heuristic transposition* » (transposition heuristique), repose sur l'idée que les civilisations anciennes, dans certaines configurations, ont pu franchir des caps technologiques si décisifs qu'ils ont redéfini en profondeur leurs structures sociales et politiques. Pour étayer cette hypothèse, une grille d'analyse précise est mobilisée, elle est empruntée en partie à Thomas Kuhn et à l'histoire des sciences définissant les singularités par cinq critères cumulatifs : la rapidité de l'innovation, sa transversalité systémique, son impact transgénérationnel, la mutation des structures mentales qu'elle induit, et sa capacité à créer des synergies interdisciplinaires (par exemple entre astronomie et médecine, ou ingénierie et rituel). Cette grille permet d'identifier des moments clés : l'invention de l'écriture en Mésopotamie est ainsi interprétée comme une singularité cognitive, qui bouleverse la mémoire, l'organisation du savoir et les modalités de pouvoir. Le mécanisme d'Anticythère, quant à lui, est présenté comme une anomalie technique, un artefact d'une complexité mécanique remarquable, révélateur d'un savoir-faire d'exception. Toutefois, c'est précisément sur ce point que l'analyse mérite d'être nuancée. L'ouvrage qualifie parfois la machine d'Anticythère de « *analog computer* » (ordinateur analogique), ce qui peut prêter à confusion : en effet, il ne s'agit en rien d'un ordinateur au sens strict, dans la mesure où l'appareil ne possédait aucune capacité de programmation, aucune autonomie de calcul, et ne permettait pas la modification de variables internes. Les spécialistes parlent aujourd'hui plus prudemment d'un « calculateur astronomique », conçu comme une série d'engrenages différentiels destinée à simuler les cycles célestes selon des modèles préétablis. Cette machine ne calculait pas à proprement parler : elle produisait toujours le même résultat, à partir de paramètres fixes, sans traitement automatisé de données. En ce sens, la présentation du mécanisme d'Anticythère comme un précurseur de l'ordinateur moderne, même de manière métaphorique, risque de surinterpréter sa fonction et d'induire une analogie trompeuse. Cette critique n'annule pas pour autant l'intérêt de l'objet, mais elle invite à réinscrire son étude dans une rigueur archéologique et à distinguer clairement entre fascination technologique et interprétation

historique fondée. En valorisant des ruptures technologiques non occidentales, cette approche décentre le récit historique, souvent focalisé sur la modernité industrielle. Elle déstabilise l'idée de progrès linéaire, lui préférant une histoire en sauts, en seuils, en discontinuités, où l'innovation ne suit pas une logique d'accumulation homogène, mais celle d'émergences contextuelles. Ce parti pris n'est cependant pas sans enjeux méthodologiques. Le recours à une notion aussi saturée que celle de « singularité », même dans un cadre historico-spéculatif, suppose une vigilance constante : comment éviter les anachronismes projectifs ? Peut-on appliquer aux sociétés anciennes des concepts issus des débats contemporains sur l'IA, sans en trahir la logique interne ? L'ouvrage tente d'y répondre en assumant une posture de prudence critique : il ne s'agit pas de faire des Grecs ou des Mayas des ingénieurs de la Silicon Valley, mais d'ouvrir une comparaison structurelle entre les effets sociaux et cognitifs de certaines innovations anciennes et ceux que nous observons aujourd'hui.

## 2. Des cas paradigmatiques de singularité technologique.

Après avoir posé un cadre conceptuel rigoureux permettant de définir ce qu'est une « singularité technologique » dans le contexte ancien, l'ouvrage explore plusieurs cas paradigmatiques, à la fois géographiques et historiques. Il s'agit alors de montrer comment certaines innovations ont produit de véritables sauts qualitatifs dans la manière dont les sociétés humaines comprenaient, organisaient et transformaient leur environnement. On trouve donc l'invention de l'écriture en Mésopotamie et en Égypte, qualifiée de singularité cognitive majeure. Ce basculement ne réside pas uniquement dans la fixation de la parole ou la gestion administrative : il transforme en profondeur les structures de la mémoire, la hiérarchisation des savoirs, et l'autorité symbolique du pouvoir. L'écriture devient à la fois un outil technique, un support idéologique et un opérateur ontologique, tout en redéfinissant la temporalité et la transmission. Les systèmes hydrauliques de la Perse, les observatoires astronomiques de la Chine ancienne, ou encore les systèmes calendaires mésoaméricains, sont également lus comme des singularités technologiques régionales, mais pleinement comparables par leur portée structurelle. Ce qui frappe dans chacun de ces cas, c'est l'articulation entre l'innovation matérielle, l'organisation collective et la vision du monde. Les « chinampas » aztèques, par exemple, ne sont pas seulement des techniques agricoles : elles traduisent une pensée de l'équilibre entre le vivant, l'eau, le temps sacré et la subsistance humaine. Cette diversité des formes de singularité permet de déconstruire l'idée d'un monopole occidental de la rupture technologique. L'universalité de l'intelligence technique humaine est ainsi soulignée par la valorisation d'épistémologies non européennes, mais aussi par la spécificité de ses incarnations culturelles. Chaque innovation n'est pas un jalon abstrait du progrès, mais une réponse située, enracinée dans un contexte cosmologique, politique et écologique. L'histoire de la technique devient ainsi plurielle, polycentrique, comparative. Toutefois, cette mise en parallèle entre singularités antiques et ruptures modernes appelle à la prudence. Il est essentiel pour le lecteur de ne pas oublier les écarts de notions, d'échelle, de contexte ou de temporalité. Si ces cas ont une portée symbolique et structurante pour les sociétés anciennes, ils ne visent pas à prouver que l'Antiquité avait déjà « inventé l'intelligence artificielle », mais bien à interroger les formes anciennes de pensée computationnelle, de

rationalité technique, de mémoire artificielle. Ce déplacement du regard n'est pas seulement historiographique. Il a une portée philosophique et politique : en montrant que d'autres mondes techniques ont existé, on ouvre la possibilité de penser autrement nos propres choix technologiques. Les singularités antiques, loin d'être des curiosités, deviennent alors des modèles alternatifs, des sources de sagesse technique, voire des critères critiques pour penser les ruptures à venir.

### III. Dialogues entre passé et futur : le legs critique des technologies anciennes.

#### 1. Héritage, altérité et durabilité technique.

Dans sa dernière partie, l'ouvrage opère un élargissement réflexif : après avoir étudié les technologies anciennes pour elles-mêmes, il s'attache à examiner leur portée critique pour notre présent technologique. Est interrogé ici le rapport entre héritage et altérité, dans une perspective à la fois comparatiste, écologique et philosophique. Les innovations techniques de l'Antiquité, relues à travers le prisme des « singularités », ne sont pas seulement des objets de mémoire : elles deviennent des miroirs déformants, capables de faire apparaître les impensés et les excès de notre propre modernité technologique. Contrairement aux ruptures modernes fondées sur la durée de vie volontairement limitée, la centralisation des systèmes ou la dématérialisation numérique, les techniques anciennes étudiées dans l'ouvrage reposaient souvent sur une intégration au milieu naturel, une résilience organique, voire une philosophie du rythme (comme le montrent les calendriers mayas ou l'architecture solaire égyptienne). Cette compatibilité écologique, pensée dans le temps long, constitue un contre-modèle précieux face à l'urgence climatique actuelle : et si la « singularité » n'était pas dans l'accélération, mais dans la régulation ? L'ouvrage va jusqu'à suggérer que certaines inventions antiques, aujourd'hui reléguées au rang de curiosités ou de vestiges, pourraient nourrir une technocritique contemporaine fondée sur la réversibilité et la sobriété des systèmes. Cette démarche, profondément transdisciplinaire, convoque aussi bien les STS (Science and Technology Studies) que l'anthropologie historique ou la philosophie des techniques. Cependant, c'est précisément dans cette ambition que nous pourrions voir un point de fragilité méthodologique. Par extrapolation, l'ouvrage attribue parfois aux sociétés antiques des intentions conceptuelles très élaborées, en particulier en matière d'écologie ou d'épistémologie critique, alors que les sources matérielles et textuelles restent fragmentaires. Par exemple, lorsque sont analysés les systèmes hydrauliques perses ou les observatoires chinois comme des formes conscientes de durabilité systémique, il tend à surinterpréter ces dispositifs à la lumière de nos propres préoccupations environnementales. On pourrait objecter qu'il y a là un effet de rétroprojection idéologique : si ces systèmes étaient en effet durables, cela ne signifie pas nécessairement qu'ils obéissaient à une pensée explicite de la durabilité. Par ailleurs, dans sa volonté d'opposer les techniques anciennes et les technologies modernes, l'ouvrage simplifie parfois la diversité des mondes contemporains, comme si la modernité était exclusivement technocentrée, productiviste et détachée du vivant. Cette tension entre comparaison stimulante et opposition un peu binaire mériterait d'être davantage interrogée.

## 2. Vers une archéologie spéculative de l'innovation.

Dans les derniers développements, *The Singularity in Antiquity : AI and the Ancient Mind* propose une démarche de « *speculative archaeology* » (archéologie spéculative). Il s'agit d'un croisement méthodologique entre l'enquête historique sur les mondes techniques anciens et une projection critique vers les futurs possibles de la technologie contemporaine. Ce geste repose sur la diversité et la richesse des rationalités techniques antiques, on peut non seulement réévaluer les capacités conceptuelles du passé, mais aussi ouvrir de nouvelles voies de pensée pour le présent et l'avenir. Plutôt que de voir les civilisations anciennes comme de simples étapes dans une trajectoire linéaire menant à la modernité, nous sommes invités à les envisager, au fil des pages, comme des réserves d'altérité conceptuelle. Certaines inventions oubliées, certaines manières de penser l'espace, le corps, le savoir ou bien même le cosmos, peuvent nous aider à imaginer des formes d'innovation hors du paradigme technocapitaliste dominant. Cette archéologie ne se veut donc pas seulement rétrospective : elle est aussi prospective, et permet de désenclaver l'imaginaire technique, et de résister à la naturalisation du progrès par la vitesse. L'un des points les plus suggestifs de cette démarche réside dans la tentative de penser l'innovation sans destruction. À l'opposé d'un modèle fondé sur la saturation, la durée de vie limitée et la déconnexion, les techniques antiques, telles que présentées dans l'ouvrage, laissent entrevoir d'autres logiques d'émergence : l'intégration lente, la modularité, la réversibilité, voire la symbolisation du geste technique dans le cycle des vivants. Cela conduit à revaloriser non seulement les savoir-faire anciens, mais aussi les cadres culturels qui les ont rendu possibles : les cosmologies, les rites, les systèmes de transmission orale ou bien même les artisanats collectifs. Cependant, si cette archéologie spéculative offre des perspectives stimulantes, elle n'échappe pas à certaines limites. On pourrait souhaiter, à ce stade de l'ouvrage, une mise en dialogue plus poussée avec les pensées contemporaines de la technique : par exemple, les théories postcoloniales de la technologie, les critiques féministes des infrastructures, ou encore les analyses indigènes des rapports à la terre et aux objets. Ces absences ne diminuent pas la portée de l'analyse, mais elles restreignent son horizon comparatif. Enfin, cette dernière partie aurait gagné à mieux articuler sa dimension spéculative avec les défis technologiques très concrets du XXI<sup>e</sup> siècle : intelligence artificielle générative, algorithmisation de la société, exploitation minière des données, ... En évoquant ces enjeux sans vraiment les relier aux exemples antiques, l'ouvrage suggère plus qu'il ne démontre le caractère opératoire de l'analogie.

### *Conclusion :*

En définitive, en reconfigurant le regard porté sur les techniques de l'Antiquité, l'ouvrage déploie un espace critique où le passé et l'avenir cessent d'être des catégories opposées pour devenir des territoires en dialogue. Loin de réduire les dispositifs anciens à leur seule efficacité matérielle, il les restitue dans leur profondeur symbolique, leur inscription

cosmologique, leur rôle dans l'architecture du monde social. Ce faisant, la technique cesse d'apparaître comme un simple prolongement de la main humaine ; elle devient la forme visible d'un rapport collectif au savoir, au pouvoir et au vivant. Ce renversement herméneutique, amorcé dès les premières pages, opère un glissement fondamental : penser la technologie non comme une suite d'objets, mais comme une matrice d'intelligibilité. Les sociétés anciennes sont ainsi relues non à travers le filtre d'un manque ou d'un inachèvement, mais dans la plénitude de leur propre logique technique, une logique intégrée, située, souvent indissociable du sacré et du mythe. Au fil des chapitres, cette intelligence technique est mise en tension avec l'idée de rupture. L'analyse met en lumière des moments d'émergence, des seuils critiques, où les techniques antiques franchissent un point de non-retour dans leur capacité à transformer les structures mentales et sociales. Plus largement, le recours à des notions contemporaines dans l'analyse du passé soulève la question des limites interprétatives. L'usage du vocabulaire des « singularités » implique une vigilance constante : les effets d'écho entre temps anciens et enjeux actuels sont séduisants, mais leur pertinence repose sur une connaissance fine des différences de contextes. Malgré ce risque, le travail accompli par l'ouvrage ne cède jamais à la fascination facile. C'est peut-être dans cette posture que réside l'apport le plus fécond : celle d'un regard critique sur l'innovation elle-même. En ressuscitant des formes d'invention lentes, durables, ajustées aux rythmes du monde naturel, l'ouvrage déplace l'attention. Il ne s'agit plus de s'émerveiller devant la précocité technique des anciens, mais de s'interroger sur le sens de nos propres ruptures. Ce retour vers les passés techniques ne vise donc pas à en faire des modèles, mais des seuils de pensée. L'ouvrage ne cherche pas à opposer une sagesse ancienne à une modernité corrompue, mais à dégager les conditions d'un dialogue possible entre traditions matérielles et devenirs technologiques. Les vestiges deviennent alors des questions posées à notre présent, et les silences de l'Antiquité résonnent comme autant de mises en garde. Penser avec ces altérités, c'est ouvrir la possibilité d'un autre futur, où la technique ne serait plus synonyme de rupture, mais d'ajustement, d'écoute, et de continuité.